



Title	Une écriture en quête de style - jalons, balises et propositions pour une meilleure prise en compte des aspects esthétiques de l'écriture de recherche en sciences humaines
Author(s)	Graziani, Jean-François
Citation	言語文化共同研究プロジェクト. 2017, 2016, p. 1-10
Version Type	VoR
URL	https://doi.org/10.18910/62101
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

Une écriture en quête de style – jalons, balises et propositions pour une meilleure prise en compte des aspects esthétiques de l'écriture de recherche en sciences humaines

Jean-François Graziani

Among the various difficulties faced by young researchers when writing a research paper, especially in the humanities, the negative injunction not to make literature, not to write too well or not to worry about style is probably the most confusing because it most often comes in imposing to write without *trying to write*. Indeed, the division between the research work regarded as such and the drafting phase drives a certain number of researchers to write in a hurry because they have been able to provide sufficient time in their schedules. It also produces a particular anxiety as it seems to require from the researcher a denial of any subjective or personal involvement in the process. In this paper, we try to assess the importance of the aesthetic dimension in academic writing.

1. Écrire sans écrire, une injonction paradoxale

Parmi les obstacles rencontrés par les jeunes chercheurs, tout particulièrement en sciences humaines, lors de la rédaction d'un mémoire de recherche, l'injonction négative de ne pas *faire de littérature*, de ne pas *trop bien écrire* ou de ne pas *faire du style*, est sans doute le plus déroutant car il revient le plus souvent à imposer d'écrire sans *chercher à écrire*. Ce déni du travail stylistique, pour reprendre l'expression d'Yves Reuter (1998 : 14), cette difficulté à aborder la question de l'écriture de recherche sous

son aspect esthétique et argumentatif, autrement dit à interroger sa propre rhétorique, n'est pas un sujet tabou, loin s'en faut, ou un impensé de la communauté scientifique. Il fait même régulièrement l'objet d'articles et de publications fort pertinents et bien documentés (Augé, 1992 ; Rancière, 1993 ; Reuter, 1998 ; Tutin, 2010). Tout se passe cependant comme si le débat demandait sans cesse à être ouvert et sa légitimité établie en permanence. Bien conscients du risque qu'il y a à proposer une énième contribution sur le sujet et de tomber à notre tour dans le travers que nous venons juste de signaler, nous souhaitons évoquer dans cet article la dimension esthétique du texte de recherche, la question du « bien écrire » en somme, à partir d'une réflexion amorcée dans le cadre de notre séminaire bimensuel sur l'écriture universitaire (*academic writing*), qui a lieu à l'École doctorale des langues et cultures de l'Université d'Osaka, avec des étudiants de niveau Master, principalement spécialisés en linguistique française et sociologie.

Les ravages de ce que Jean Ricardou nomme le dogme de l'expression-représentation, à savoir la conception de « l'acte d'écrire comme *une manifestation du sens institué* » et le postulat de la présence d'un quelque chose à dire antérieur à l'élaboration du texte (Ricardou, 1978 : 24 ; cité par Reuter, 1998 : 14), la négation donc de la fonction heuristique de l'écriture, ne doivent pas être sous-estimés. En effet, la division généralement admise entre le « travail de recherche », du moins la part de ce travail considérée comme telle (collecte de données, consultation des ouvrages de référence, formulation d'une problématique et d'hypothèses, vérification de celles-ci...), et la phase de rédaction conduit d'une part nombre de chercheurs (jeunes et moins jeunes) à écrire dans l'urgence faute d'avoir su se ménager un délai suffisant dans leur emploi du temps ; et suscite d'autre part une angoisse particulière, largement répandue, dans la mesure où cette division semble exiger du chercheur une mise en

adéquation univoque des résultats obtenus et de leur expression finale, une simple transcription en apparence, refoulant toute implication subjective ou personnelle et tout effort de mise en forme. Or, c'est précisément ce dogme de l'expression-représentation et son corollaire, la division interne du travail de recherche entre « travail de recherche » et phase de rédaction, que nous souhaitons interroger en remettant au premier plan le travail stylistique en tant que constituant essentiel et partie intégrante d'une recherche.

2. Du rejet du travail stylistique au sérieux scientifique

En dépit de l'attention nouvelle portée aux questions d'écriture depuis au moins une vingtaine d'années, certaines idées reçues sur l'incompatibilité du style, au sens où l'emploie la critique littéraire, et les exigences de la démarche scientifique ont la vie dure. Pour reprendre l'expression de Perrot & De la Soudière (1994 : 6), le soin apporté à la mise en mots dans un écrit de recherche, mémoire ou article par exemple, continue de faire peser « le soupçon d'un certain *dandysme*, voire d'une sorte d'*hypocondrie*, qui affecterait ceux et celles qui s'en préoccupent ». Entre infection (imaginaire) et affectation (narcissique), les jeunes chercheurs s'exposent donc aux dangers du ridicule ou de la superficialité, dangers qui peuvent être mortels au début d'une carrière universitaire, ce dont ils n'ont souvent que trop conscience. Jean-Paul Brighelli, professeur de Lettres en classes préparatoires et spécialiste des questions d'éducation, rapporte sur son blog l'anecdote suivante :

Il y a quelques années, mon excellent ami Christian Biet [lui-même universitaire et agrégé de Lettres] cherchait à constituer une équipe pour rédiger des biographies d'auteurs et de grands hommes un tant soit peu allègres. Un spécialiste

de je ne sais quelle grande intelligence, contacté, fournit dix pages illisibles - et comme nous nous étonnions de son incapacité à sortir du jargon universitaire qui est au style ce qu'un camembert industriel est à la lune, répliqua : « J'ai mis dix ans, pendant que je rédigeais ma thèse, à gommer tout ce qui pouvait être style. Je suis bien incapable de le retrouver désormais ». (Brighelli, 2015)

L'opposition entre le sérieux scientifique (ou universitaire) et la frivolité du style, entendu comme la mise en œuvre de procédés littéraires visant à rendre le texte agréable à lire, a encore de beaux jours devant elle. Poussée à son extrême, cette approche du *style scientifique*, à ne pas confondre avec le style tout court, débouche sur une anti-poétique qui inverse presque point par point les règles élémentaires du « bien écrire » : répétition généralisée des mêmes termes, y compris des mots de liaison, refus des synonymes, phrases simples juxtaposées, abondance du vocabulaire de spécialité non défini (le fameux jargon), multiplication des tournures impersonnelles, emploi dominant du présent, etc. Adam Ruben, docteur en biologie et humoriste, les deux n'étant pas nécessairement incompatibles, revient dans un billet intitulé « Comment écrire comme un scientifique » (*How to Write Like a Scientist*), publié sur le site du magazine *Science*, sur les exigences particulières de l'écriture de recherche, notamment dans le cas des sciences naturelles ou exactes. Il raconte, avec une ironie mordante, comment son directeur de thèse lui fit changer le mot *lone* (seul, mais aussi solitaire, isolé ou unique selon le contexte) par le mot *only*, qu'il avait déjà abondamment utilisé dans les paragraphes précédents au motif que son style était trop poétique, et en soulignant bien qu'il ne s'agissait pas d'un compliment. Ce qui amène l'auteur à la conclusion que les textes scientifiques ne doivent pas être écrits en anglais *à proprement*

parler, ni en français, ni en japonais, ni dans n'importe quelle autre langue maternelle, mais dans un idiome volontairement appauvri devant servir de support à des chiffres et à des graphiques, c'est-à-dire aux résultats de la recherche considérée comme telle selon la distinction que nous avons déjà mentionnée dans la première partie de cet article. L'exemple, pour caricatural qu'il soit, n'en est pas moins révélateur d'un certain état d'esprit ; et l'on aurait tort de croire qu'il se limite aux seules sciences exactes ou naturelles.

3. Flaubert oui, mais pas Durkheim

Les sciences humaines, en effet, sont loin d'être immunisées contre ce phénomène ou contre cette tendance à « écrire moche » pour ne pas s'exposer au reproche de faire de la littérature. Clifford Geertz, le célèbre anthropologue américain, s'en est ouvertement moqué à plusieurs reprises et a consacré une partie de ses travaux à une réflexion sur la place des stratégies d'écriture dans l'élaboration des objets d'étude et des savoirs dans le domaine de l'anthropologie ou de l'ethnologie. On pourrait bien sûr citer d'autres auteurs qui ont appliqué une démarche épistémologique sinon similaire, du moins comparable à l'histoire, à la géographie ou à la sociologie. Dans l'un de ses articles, Geertz, tout en insistant sur la nature éminemment littéraire des textes ethnographiques, s'interroge sur les résistances de certains chercheurs à cet égard :

On peut bien étudier la manière dont un Conrad, un Flaubert ou même un Balzac produisent leurs effets ; mais se lancer dans ce genre d'entreprise à propos d'un Lowie ou d'un Radcliffe-Brown -pour ne mentionner que des défunts-semblerait plutôt comique. On admet certes que des anthropologues comme Sapir, R.

Benedict, Malinowski et aujourd'hui Lévi-Strauss ont un style original et ne dédaignent pas de placer un trope ici et là. Mais c'est exceptionnel, et plutôt à leur désavantage, car on y sent comme une manoeuvre déloyale. Les bons textes anthropologiques sont des textes ordinaires, sans prétention. Ils n'invitent pas à une étude en termes de critique littéraire, qu'ils ne méritent d'ailleurs pas. (Geertz, 1986 : 71-72)

Ce que Perrot & De la Soudière (1994 : 6) résument par la formule : Flaubert oui, mais pas Lowie ; et que l'on pourrait tout aussi bien étendre à l'ensemble des sciences sociales : Flaubert oui, mais pas Durkheim.

4. Les ruses esthétiques de la raison scientifique

On pourrait donc supposer qu'il suffit aux jeunes chercheurs d'adopter certains principes anti-esthétiques (le jargon universitaire dans l'anecdote de Brighelli ou la langue appauvrie dans l'exemple cité par Adam Ruben), de mal écrire en somme ou de viser la forme d'expression la plus plate, pour en être quitte avec les problèmes d'écriture. Ce qui est malheureusement loin d'être aussi simple. Geertz, toujours dans l'article précédemment mentionné, évoque avec malice l'attitude contradictoire de certains ethnologues qui tout en refusant de considérer leur discipline comme littéraire ne peuvent s'empêcher de lire et d'apprécier, voire d'admirer les *classiques* que sont Malinowski, Margaret Mead, Lévi-Strauss ou Evans-Pritchard, dont ils estiment par ailleurs que les théories sont désormais caduques, erronées ou largement insuffisantes sur le plan scientifique (Geertz, 1986 : 73). On aurait tort aussi de croire que le problème se limite aux sciences humaines, forcées de se frayer un chemin entre

littérature et sciences exactes (Lepenies, 1990). Dans les années 90, Elisabeth Crosnier a mené une enquête auprès de revues scientifiques anglophones (américaines, canadiennes et anglaises), spécialisées en mathématiques, informatique et mécanique, autrement dit dans des disciplines particulièrement représentatives des sciences « dures » (ou « exactes ») pour lesquelles on conçoit aisément que les résultats présentés puisse s'accommoder d'une qualité d'écriture rudimentaire et aussi peu littéraire que possible. Précisons que cette enquête avait pour objet d'évaluer les attentes linguistiques des évaluateurs de ces revues, le désormais incontournable comité scientifique, ou comité des pairs (*peer review committee*), qui décide de l'acceptation et du refus de publication des propositions d'articles, en particulier vis-à-vis de chercheurs francophones souhaitant publier en anglais (Crosnier, 1994). Il en ressort tout d'abord qu'un travail de recherche peut être pertinent sur le plan scientifique et demeurer impubliable en l'état. Dans le cas précis de cette enquête, le fait de présenter ses recherches dans une langue étrangère explique en grande partie les difficultés observées : ce sont des fautes de langue, d'orthographe ou de syntaxe qui correspondent aux exigences minimales de correction langagière que l'on est en droit d'attendre d'un natif. Jusque là rien de surprenant. Les évaluateurs des revues scientifiques demandent à lire des textes écrits dans une langue simple mais correcte (Crosnier, 1994 : 2). Ces portes ouvertes étant enfoncées, il peut être intéressant de noter que certaines remarques et critiques formulées par ces mêmes évaluateurs semblent dépasser de manière sensible le degré zéro de maîtrise de la langue pour réclamer une plus grande qualité d'écriture. Il est évidemment difficile de dégager une liste précise de critères stylistiques à partir de jugement aussi subjectifs que « poor English » ou « bad English », ou de consignes comme « understandable at first reading » (compréhensible à la première lecture) qui

forment pourtant l'ordinaire des évaluations de revues scientifiques (Crosnier, 1994 : 11). Il resterait à conduire une étude comparative entre revues anglophones, francophones et japonophones, par exemple, pour mesure avec plus de finesse le degré d'exigence (ou de tolérance) à l'égard de la qualité d'écriture en fonction de la discipline, du statut de la langue employée, de l'aire culturelle ou de la revue elle-même mais, dans le cadre de cet article, nous souhaitons simplement souligner l'existence d'une prise en considération de la dimension esthétique de l'écriture de recherche, ou au minimum d'une *exigence formelle* inhérente à ce type d'écrits (Graziani, 2015 : 4-6), généralement implicite et parfois contradictoire, subjective en apparence et pourtant largement répandue, que les jeunes chercheurs ne peuvent ignorer qu'à leurs risques et périls.

5. Conclusion

Dans le cadre du séminaire sur l'écriture universitaire (*academic writing*) que nous animons à l'École doctorale des langues et cultures de l'Université d'Osaka, nous avons eu également l'occasion de travailler avec nos étudiants spécialistes de français, futurs chercheurs en linguistique, sociologie et didactiques des langues, sur la feuille d'évaluation du comité scientifique de la Revue japonaise de didactique du français (RJDF), revue savante publiée par la Société japonaise de didactique du français (SJDF), à laquelle nous participons en qualité de rédacteur en chef et de contributeur occasionnel. Parmi les critères retenus pour l'évaluation des propositions d'articles adressées à la revue, figurent en bonne place des jugements formels qui sont autant d'invitations à porter une attention particulière au travail stylistique comme « l'article présente de manière structurée le corpus (s'il se réfère à un corpus) », « les idées

directrices ou premières et les idées secondaires sont en articulation les unes avec les autres » ou « le discours scientifique est solide mais accessible à de futurs lecteurs et ne recourt pas à du jargon qui freine la compréhension du texte ». Nous savons d'expérience que ces critères ne sont pas négligés par nos conseillers scientifiques, qui sont aussi et peut-être avant tout *les premiers lecteurs* de ces propositions d'articles, et il n'est pas rare que des évaluateurs expérimentés nous fassent part de leur gratitude pour des articles bien écrits ou agréables à lire, indépendamment de leur originalité ou de leur apport quantifiable à la recherche dans tel ou tel domaine de spécialité.

Références

AUGÉ M. (1992) : *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil.

BRIGHELLI J.-P. (2015) : « La Soumission selon Houellebecq », mis en ligne le 24 février 2015, blog *Bonnet d'âne* : <blog.causeur.fr/bonnetdane/date/2015/02> (consulté le 27-02-2016).

CROSNIER E. (1994) : « Enquête sur l'évaluation de l'anglais par les anglophones dans les publications des scientifiques français. Critères linguistiques, résultats et perspectives », *ASp*, n. 3.

GEERTZ C. (1986) : « Diapositives anthropologiques », *Communications*, n. 43.

GRAZIANI J.-F. (2015) : « La dissertation en classe de Fle. Quel niveau de compétence linguistique pour une acculturation à la méthodologie universitaire française ? », *Facets of Foreign Language Teaching Today*, n. 5.

LEPENIES W. (1990) : *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

PERROT M. & DE LA SOUDIÈRE M. (1994) : « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communication*, n. 58.

RANCIÈRE J. (1993) : *Les Noms de l'Histoire. Essai de poétique du savoir*, Éditions du Seuil.

REUTER Y. (1998) : « De quelques obstacles à l'écriture de recherche », *Lidil*, n. 17.

RICARDOU J. (1978) : « Écrire en classe », *Pratiques*, n. 20.

RUBEN A. (2012) : « How to Write Like a Scientist », mis en ligne le 23 mars 2012, <sciencemag.org/careers/2012/03/how-write-scientist> (consulté le 31-03-2016).

TUTIN A. (2010) : « *Dans cet article, nous souhaitons montrer que...* Lexique verbal et positionnement de l'auteur dans les articles de sciences humaines », *Lidil*, n. 41.